

Cdiscount.com

**VITE !!! Je Clique****LePoint**.fr

► Imprimer cet article

## ► « Un boulimique d'idées »

**Ancien rédacteur en chef adjoint au côté de Jean-François Revel, alors directeur de « L'Express », Olivier Todd raconte l'intellectuel libre de toute mode et l'ami.**Olivier Todd**1957.** Nous nous rencontrons. Coup de foudre de l'amitié : J.-F. R. me servira de frère aîné et de demi-père jusqu'à ce que je retrouve mon géniteur.

Ce Jean-François Revel vient de proposer trois livres à René Julliard, éditeur qui inquiète parfois Gallimard. Un roman, « Histoire de Flore » : Jean-François y raconte une attirance aberrante pour Gurdjieff. Il présente aussi un essai, « Pourquoi des philosophes ». René Julliard, bon enfant : « Avec votre roman, on va faire un autre "Bonjour tristesse". Je prends vos essais... pour vous faire plaisir. » Succès de « Pourquoi des philosophes », prix Fénéon. Parrains pousse-au-crime de cet essai, Pierre Nora et Louis Althusser. Revel pourfend l'existentialisme, le structuralisme, la psychanalyse littéraire, le marxisme. « Il y a une époque, dira-t-il, où j'ai tout systématisé en fonction du marxisme. Maintenant, je systématise tout contre le marxisme. » Ce « Pourquoi des philosophes » restera son livre préféré, la quintessence de son oeuvre. Il tombe dans les essais « par accident... On vous en demande, on continue ». Il dénonce les impostures de la philosophie contemporaine. A longueur d'année, il rédige des bouquins politiques qui sont des livres de philosophie. Il combat le jargon, la rhétorique, la logorrhée, Godard, le nouveau roman. Il refuse d'admettre que Graham Greene est un romancier. « Dickens ou Dostoïevski, oui. »

Deux idées motrices impulsent son oeuvre, la rage raisonnée des vérités vérifiables et le goût des libertés, en dehors des modes, du politiquement correct et du « chic radical », du conservatisme borné ou du tiers-mondisme archaïque qui travaille contre le tiers-monde.

1960-2006. Ce fanatique obsessionnel des faits, des documents, des preuves, appuyé sur une curiosité boulimique et une mémoire accablante, avance, impavide, en marginal célèbre, de plus en plus cosmopolite, internationaliste, au meilleur sens. Il tient trois fronts : l'antigaullisme, l'anticolonialisme, l'anticommunisme. Il bataille contre la gauche tarama et la droite surgelée. 1976, Françoise Giroud lui refuse un article iconoclaste sur Malraux. Il soupire : « En France, les morts sont parfaits. »

Il se met à l'économie et le bougre tient tête sur ce terrain à Raymond Aron dans les comités éditoriaux de L'Express. Aux entractes, il imite Kissinger à la perfection.

Noria. Il écoute la radio, surtout la BBC, à cinq heures du matin et absorbe cinq ou six journaux étrangers. Pendant son enfance, il a appris le portugais. Il manie le français - et quelle langue ! -, l'anglais, l'espagnol, l'italien. Il bredouille l'allemand. Normalien, agrégé tardif, il voyage, fuit la France et Paris pour écrire. Il adore travailler dans les chambres d'hôtel, ses cocons. Il débarque à l'étranger, met en marche la radio, la télévision, flaire, s'imbibe de l'atmosphère des rues. Malentendu : on le prend souvent d'abord pour une mécanique intellectuelle, puissante, terrifiante. C'est, tout autant, un sensoriel, un sensuel, un instinctif, un intuitif, l'homme des choses vues, respirées. 1982, conférence à Singapour en anglais. Pas une note. Ses yeux levés, presque retournés, paraissent lire un prompteur intérieur. Il fonctionne comme un gigantesque filtre à idées, à théories, à événements. « Je me suis mis dans un tunnel, sur un certain rail. Il faut que tout s'engouffre dedans. »

Il se protège. Il n'a jamais su taper à la machine, ne possède pas de portable, de fax, de répondeur téléphonique, de courriel, de soucoupe volante. Sa mémoire lui sert d'Internet. L'humanité, pour lui, refuse sans cesse de voir et de savoir. Elle préfère les catastrophes à la lucidité. Elle choisit les totalitarismes. Il renifle des relents marxisants au PS.

Mais il se considère toujours comme un homme de gauche. « Tant que la gauche, dit-il, n'aura pas saisi que Winston Churchill était plus à gauche que Jo Staline, elle n'en sortira pas. » En 1997, il approuve encore Camus qui se réclamait de la gauche « malgré elle et malgré moi ». Comme lui. Définition revélienne. « Etre de gauche, c'est lutter pour la liberté et la vérité et le maximum de justice sociale. » Il se méfierait des gouvernants puis mépriserait de plus en plus les hommes politiques, de Mitterrand à Chirac, en passant par Giscard : « Il n'a rien compris au communisme. » Il brocardait ces politiques : « A la différence des étrangers, ils n'écoutent jamais leur interlocuteur. » Au temps pour les platitudes que viennent d'aligner quelques heures après sa mort le président de la République et son surnuméraire Premier ministre.

Très tôt, Revel dénonça les errances politiques de Sartre, tout en reconnaissant son « génie ».

Editeur, chez Laffont, de Carlos Rangel à « Papillon »... Créateur de la collection « Libertés » chez Pauvert. Il annonce à Jean d'Ormesson : « Tu n'as aucun avenir dans le roman. »

1979. Directeur exigeant, ambitieux et courtois de L'Express, il refuse qu'on parle de ses livres dans l'hebdomadaire.

On aimait, on admirait Revel, on le critiquait et le haïssait, souvent sans l'avoir lu. Mais on le respectait, je crois. Innombrables, ses amis, sur tous les continents, hormis l'Asie et l'Australie. Souvent écrivains, d'André Breton à Mario Vargas Llosa. Des vieux complices musicologues. Aussi des copains agriculteurs, marins pêcheurs, marchand de vin belge, marchand de fruits et légumes tunisien.

Il n'aimait pas l'humanité - en général - mais les êtres singuliers. « *J'ai croisé beaucoup de gens remarquables qui ne sont jamais devenus célèbres et beaucoup de gens célèbres qui n'étaient pas remarquables du tout.* »

D'abord écrivain, artiste des mots. Les Français, fixés sur le roman, n'auraient « *pas pris Montaigne ou Tocqueville pour des écrivains* ». Styliste étincelant de précision, d'humour, d'esprit et d'ironie, aussi bien portraitiste qu'analyste, penseur à l'aplomb de l'artiste. Impossible de trouver une phrase obscure chez ce maniaque de l'ordre, de la clarté, du raisonnement juste. A longueur de décennies, il revient, entre le saucisson et le concombre (vinaigre seulement) rituels, à Tacite, Tite-Live, Salluste, Homère, Aristophane, Montaigne, La Bruyère, Proust... « *Chaque fois que je vais commencer un chapitre, je relis Hume.* »

Il prend ses distances avec lui-même. « *Je n'ai jamais été tout à fait sérieux et là où je le suis, ce n'est jamais dans un seul domaine à la fois.* » Il a l'amitié généreuse et tolérante. Il ne tient pas compte des désaccords politiques. Il a le secret modeste, barricadant sa vie. En privé, il ment avec toute la maladresse et la force de ses affections. Il aime les femmes, parfois compliquées, et les plats simples. Il joue aux courses.

Orgueilleux ? Conscient de ses talents omnidirectionnels, quelquefois pompeux ou, prof jamais rentré, pédagogue. Rarement d'une vanité puérile. Une fois : « *Reagan m'a téléphoné.* » Gourmetissime, il refusait de déjeuner chez moi : « *On y mange trop mal.* »

Il admet les remontrances au sujet de son alcoolisme. « *Tu fumes, je bois.* » Il a bu pendant un demi-siècle. Il n'a pas consulté de psy.

Deux semaines avant son hospitalisation, premier retard d'une demi-heure, en presque cinquante ans, de ce ponctuel pathologique et prévenant.

Il est mort, en fin de course, d'une cirrhose. Pour moi, cet esprit élégant a enfoui sa part d'humaine angoisse dans l'alcool.

Pensait-il à la mort ? : « *Evidemment.* » Il évoquait Epicure et le chapitre XIX des « *Essais* » de Montaigne, « *Que philosopher, c'est apprendre à mourir* ». Et J.-F. de marteler : « *Mais je ne suis pas tellement d'accord... Cela ne s'apprend pas. On ne peut apprendre que ce qu'on peut répéter. La mort est un fait unique et un fait brut. A partir du moment où on ne croit pas à un au-delà ou à une réincarnation, il ne reste plus qu'à accepter le néant.* »

### Hommage

« *Etre Premier ministre de la Ve n'est plus une fonction, c'est une fiction.* »

« *On s'installe dans une duplicité où celui qui décide réellement n'est pas celui qui décide officiellement.* »  
« *Nous n'avons peut-être pas de monarque, mais nous avons des sujets.* »

« *Est-ce le président qui est au service de l'Etat, ou l'Etat qui est au service du président ?* »

« *Nous n'avons plus de Constitution. La présidence l'a dévorée.* »

« *Dans le présidentielisme sont responsables ceux qui reçoivent les ordres, non ceux qui les donnent.* »

« *L'absolutisme inefficace* » (Plon), 1992

« *Dans les pays libres, l'information est rarement conçue pour informer.* »

« *La connaissance inutile* » (Hachette Pluriel), 1988

« *L'art de gouverner reste l'un des plus bas.* »

« *Lettre ouverte à la droite* » (Albin Michel), 1968

« *A l'Est comme à l'Ouest, le risque pour les réformes, ce n'est pas le retour de Marx, c'est le populisme nationaliste, anarchique et démagogique.* »

Edito du « *Point* » du 18 décembre 1993

« *La subvention ne remplacera jamais l'imagination. Si la création découlait de l'exceptionnisme doré et claquemuré, les pays communistes auraient engendré les plus brillantes cultures du siècle.* »

Edito du « *Point* » du 8 janvier 1994

« *Pour comprendre la France, il faut voir que l'écrivain influent, ce n'est pas Gide, ce n'est pas Breton, c'est Saint-Ex, l'homme coucou qui a remplacé le cerveau humain par un moteur d'avion, qui a révélé aux Français qu'une ânerie verbeuse devient profonde vérité philosophique si on la fait décoller du sol pour l'élever à 7 000 pieds de haut.* »

Dans « *Le Nouveau Candide* » du 26 avril 1965

« *Ce n'est pas la langue qui crée le poème, c'est le poète. Et le poète n'est, n'a jamais été, ne sera jamais qu'une éventualité.* »

« *Une anthologie de la poésie française* » (Robert Laffont), 1984

« *Le peuple français n'a plus pour réfléchir qu'un cerveau en verre dépoli, nommé télévision.* »

« Contrecensures » (J.-J. Pauvert), 1966

« La beauté et la vérité ne se fabriquent pas dans les ministères. »

*Dans « Le Point » du 7 juin 1991, au sujet du livre de Marc Fumaroli « L'Etat culturel, essai sur une religion moderne »*

« J'ai renoncé à trouver un sens à la phrase de Malraux : "Le vingt et unième siècle sera religieux ou ne sera pas", et je ne crois pas qu'elle en ait un. En effet, religieux ou pas, le vingt et unième siècle sera. Mais il risque (et en cela Malraux pourrait avoir raison) d'être plus religieux que le vingtième, dans lequel les idéologies avaient pris en partie la place de la foi pour justifier le besoin humain d'exterminer des mécréants, et de s'en inventer s'il le faut. »

« le voleur dans la maison vide » (Plon), 1997

« Descartes, c'est la France, hélas ! »

*Dans « Le Point » du 3 juin 1995*

« Il est dommage que David, le néo-classique David, n'ait pas dessiné pour l'Institut un costume à l'antique, toge à vastes draperies et couronne de lauriers. Il vous siérait beaucoup mieux encore que notre moderne habit vert. Vous êtes, dans votre plus récente incarnation, un parfait modèle pour l'un de ces sculpteurs romains qui ont porté au très grand art le portrait individuel des hommes publics, ou pour l'un de leurs splendides héritiers français du siècle des Lumières, Bouchardon ou Pajou. Et ce n'est pas seulement par des affinités physiognomoniques que vous appartenez à la Rome de l'empereur Hadrien, ou à celle qu'habitait, pour y méditer sur la grandeur et la décadence, Charles de Secondat de Montesquieu [...]

C'est aussi, et c'est surtout, par votre amour de la sagesse, de la liberté, de la vérité, par votre allergie aux dieux, par votre culte de l'amitié, par votre culture nourrie d'auteurs latins et de poètes français » [...]

*Marc Fumaroli, extrait du discours de réception à l'Académie française, le jeudi 11 juin 1998 (au fauteuil d'Etienne Wolff)*

« C'était un vin de collines et d'air vif qui fleurait l'origan, la grive et l'olivier. C'est devenu un vin d'aéroport et de minibar. »

*Dans « Le Point » du 5 juin 1989, au sujet du guide GaultMillau « Le vin », à propos du chianti*

« Je suis un affectif doublé d'un maniaque de la formulation. »

*Entretien au « Figaro littéraire » le 19 mai 1966*

« Pourquoi les hommes éprouvent-ils le besoin de construire des régimes qui les détruisent ? »

« Qu'est-ce qui fait un grand essai ? La coïncidence d'une intuition, d'une démonstration et d'un style. »

*Dans « Le Point » du 14 janvier 1995, au sujet du livre de François Furet « Le passé d'une illusion »*

« Le grand ennemi de notre civilisation est le couple ennui-plaisir. Qui ne s'ennuie pas fortement ne peut jouir fortement. Les loisirs tuent l'ennui en le paralysant par l'activité. »

« Contrecensures », 1966

« C'est un peu triste : nous avons un spécialiste des Etats-Unis qui s'appelait Alexis de Tocqueville ; aujourd'hui, c'est José Bové... »

*Entretien au « Figaro » le 25 septembre 2000*

« La vertu, comme le moralisme, consiste à se draper dans le Bien. La morale consiste à le faire, ou à éviter de faire le Mal. »

*Dans « Le Point » du 19 décembre 1992 au sujet du livre de Jean-Marie Domenach « Une morale sans moralisme »*

« La philosophie doit revenir à son interrogation fondatrice : comment dois-je vivre ? »

*« Le Point » du 21 mars 1998*

« Il n'est pas certain que l'homme ait le goût de la liberté et de la vérité, même si c'est contre son intérêt. Parfois l'homme est très désintéressé. »

*Portrait dans « Libération » du 11 juin 1998*

« La société française a progressé vers l'égalité des sexes dans tous les métiers, sauf le métier politique. Les coupables de cette honte croient s'amnistier (ils en ont l'habitude) en torturant la grammaire. Ils ont trouvé le sésame démagogique de cette opération magique : faire avancer le féminin faute d'avoir fait avancer les femmes. »

*Edito du « Point » du 11 juillet 1998*

« L'Histoire ne donne pas de rendez-vous. Elle ne pose que des lapins. Au XXIe siècle, c'est avec nous-mêmes que nous avons rendez-vous. »

*Entretien à « Paris Match » le 6 janvier 2000*

« Tout l'art du politique consiste à faire les réformes nécessaires sans provoquer les révolutions qui empêchent les réformes de se faire. » Cité par Marc-Philippe Daubresse, le 7 décembre 2004

« La vieillesse dans laquelle je suis entré, et qui ralentit toutes choses, me conduit à me retourner vers la sagesse des Anciens qui, à l'instar de Caton tel que Cicéron le fait s'exprimer dans son traité "De la vieillesse", trouvaient dans le grand âge des motifs de satisfaction. Ne fait-il pas apparaître, comme le relève aussi Jean Bernard, des qualités humaines qui nous manquent dans notre existence antérieure ? Le dernier mot est rarement celui qu'on croit. »

*Dans pages « Idées », « Le Point » n° 1750, propos recueillis par Laurent Theis*

© le point 04/05/06 - N°1755 - Page 76 - 1248 mots

[◀ retour](#)